

L E
J E U
D E
L' A M O U R
E T D U
H A Z A R D
C O M E D I E

E N T R O I S A C T E S.

(alet de chambain de)

Par MARIVAUX.

pref

D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en *Crane-lane*,
M DCC XLIX.

A C T E U R S.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme de Chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.



La SCENE est à PARIS.



L E
J E U
D E
L' A M O U R,
E T D U
H A Z A R D.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

S I L V I A , L I S E T T E .

S I L V I A .

M A I S encore une fois, de quoi
vous mêlez-vous, pourquoi ré-
pondre de mes sentimens ?

E

Lis.

4 LE JEU DE L'AMOUR,

Lis. C'est que j'ai cru que dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre Pere me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joye ; moi je lui réponds qu'oüi ; cela va tout de suite ; & il n'y a peut être que vous de fille au monde, pour qui ce *oüi* là ne soit pas vrai, le *non* n'est pas naturel.

Silv. Le *non* n'est pas naturel ! quelle sorte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

Lis. Eh bien, c'est encore *oüi*, par exemple.

Silv. Taisez-vous, allez répondre vos impertinences ailleurs, & scachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

Lis. Mon cœur est fait comme celui de tout le monde ; de quoi le vôtre s'avise-t'il de n'être fait comme celui de personne ?

Silv. Je vous dis que si elle osoit, elle m'appelleroit une originale.

Lis. Si j'étois votre égale, nous verrions.

Silv. Vous travaillez à me fâcher, Lisette ?

Lis. Ce n'est pas mon dessein ; mais dans le fond voyons, quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon, que vous étiez bien-aise d'être mariée ?

Silv. Premierement, c'est que tu n'as pas dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

Lis. Cela est encore tout neuf.

Silv.

Silv. C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

Lis. Quoi, vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

Silv. Que fçai-je ? peut-être ne me conviendra-t'il point, & cela m'inquiète.

Lis. On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde, qu'il est bien-fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit, qu'on ne fçauroit être d'un meilleur caractère ; que voulez-vous de plus ? peut-on se figurer de mariage plus doux ? d'union plus délicieuse ?

Silv. Délicieuse ! que tu es folle avec tes expressions !

Lis. Ma foi, Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espece-là, veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien-fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable & spirituel, voilà pour l'entretien de la société : pardi, tout en sera bon dans cet homme-là, l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

Silv. Oüï dans le portrait que tu en fais, & on dit qu'il y ressemble ; mais c'est un, on dit, & je pourrois bien n'être pas de ce

6 LE JEU DE L'AMOUR,

sentiment-là, moi : il est bel homme, dit-on,
& c'est presque tant-pis.

Lis. Tant-pis, tant-pis, mais voilà une
pensée bien hétéroclite.

Silv. C'est une pensée de très bon sens ;
volontiers un bel homme est fat, je l'ai re-
marqué.

Lis. Oh, il a tort d'être fat ; mais il a
raison d'être beau.

Silv. On ajoute qu'il est bien-fait ; passé.

Lis. Oüï-da, cela est pardonnable.

Silv. De beauté & de bonne mine, je l'en
dispense, ce sont là des agrémens superflus.

Lis. Vertuchoux ! si je me marie jamais,
ce superflu-là sera mon nécessaire.

Silv. Tu ne scais ce que tu dis ; dans
le mariage, on a plus souvent affaire à
l'homme raisonnable, qu'à l'aimable homme ;
en un mot, je ne lui demande qu'un bon
caractere, & cela est plus difficile à trouver
qu'on ne pense ; on louë beaucoup le sien,
mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les
hommes ne se contrefont-ils pas, sur-tout
quand ils ont de l'esprit ? n'en ai-je pas vu
moi, qui paroisoient, avec leurs amis, les
meilleurs gens du monde ? c'est la douceur,
la raison, l'enjouëment même, il n'y a pas
jusqu'à leur phisionomie qui ne soit garante
de toutes les bonnes qualités qu'on leur
trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant
homme, d'un homme bien raisonnable, di-
soit-

soit-on tous les jours d'Ergaste : aussi l'est-il, répondoit-on, je l'ai répondu moi-même, sa phisionomie ne vous ment pas d'un mot ; où, fiez-vous-y à cette phisionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié, sa femme, ses enfants, son domestique ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène par tout ailleurs cette phisionomie si aimable que nous lui voyons, & qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

Lis. Quel fantasque avec ces deux visages !

Silv. N'est-on pas content de Leandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde ; c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible ; sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne ; n'est-ce pas là un mari bien amusant ?

Lis. Je gèle au récit que vous m'en faites ; mais Tersandre, par exemple ?

Silv. Où, Tersandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme, j'arrive,

E 3 . on

on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air terain, dégagé, vous auriez dit qu'il fortoit de la conversation la plus badine ; sa bouche & ses yeux rioient encore. Le fourbe ! voilà ce que c'est que les hommes, qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abattue, le tein plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer, je la trouvai, comme je serai peut-être, voilà mon portrait à venir, je vais dumoins risquer d'en être une copie ; elle me fit pitié, Lisette, si j'allois te faire pitié aussi : cela est terrible, qu'en dis-tu ? songe à ce que c'est qu'un mari.

Lis. Un mari ? c'est un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot là, il me raccorde avec tout le reste.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. Org. Eh bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t'elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui, son pere me l'apprend par cette Lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me paroîs triste ? Lisette de son côté baisse les yeux, qu'est-ce que cela signifie ? parle donc toi, de quoi s'agit-il ?

Lis. Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart, & puis le portrait

portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis, & qui viennent de pleurer ; voilà, Monsieur, tout ce que nous considerons avec tant de recueillement.

M. Org. Que veut dire ce galimathias ? une ame, un portrait ? explique-toi donc ? je n'y entens rien.

Silv. C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari, je lui citois celle de Tersandre que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venoit de la quereller, & je faisois là-dessus mes reflexions.

Lis. Oüii, nous parlions d'une phisonomie qui va & qui vient, nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, & une grimace avec sa femme.

M. Org. De tout cela, ma fille, je comprehens que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

Lis. Premierement, il est beau ; & c'est presque tant-pis.

M. Org. Tant-pis ! rêves-tu avec ton tant-pis ?

Lis. Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de Madame, j'étudie sous elle.

M. Org. Allons, allons, il n'est pas question de tout cela ; tiens, ma chere enfant, tu sçais combien je t'aime. Dorante vient t'épouser ; dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage là

10 LE JEU DE L'AMOUR,

avec son pere, qui est mon intime & mon ancien ami, mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-dessus ; je te defens toute complaisance à mon égard, si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart ; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

Lis. Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'Opera ; vous me voulez, je vous veux, vite un Notaire ; ou bien m'aimez-vous, non, ni moi non plus, vite à cheval.

M. Org. Pour moi je n'ai jamais vû Dorante, il étoit absent quand j'étois chez son pere ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne scaurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

Silv. Je suis pénétrée de vos bontez, mon pere, vous me deffendez toute complaisance, & je vous obéirai.

M. Org. Je te l'ordonne.

Silv. Mais si j'osois, je vous proposerois sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. Org. Parle, si la chose est faisable, je te l'accorde.

Silv. Elle est très-faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontez.

M. Org. Eh bien, abuse, va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

Lis.

Lis. Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. Org. Explique-toi, ma fille.

Silv. Dorante arrive ici aujourd'hui, si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ; Lisette a de l'esprit, Monsieur, elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la sienne.

M. Org. [à part.] Son idée est plaisante. [haut.] Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. [à part.] Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier, elle ne s'y attend pas elle-même... [haut.] Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

Lis. Moi, Monsieur, vous scavez qui je suis, essayez de m'en conter, & manquez de respect si vous l'osez. A cette connaissance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hem, retrouvez-vous Lisette ?

M. Org. Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même ; mais il n'y a point de tems à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous surprendre, hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maison.

Silv. Il ne me faut presque qu'un tablier.

Lis. Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coësser, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

Silv. Vous ferez contente, Marquise, marchons.

SCENE III.

MARIO, MR. ORGON, SILVIA.

Mar. Ma sœur, je te felicite de la nouvelle que j'apprens ; nous allons voir ton amant, dit-on.

Silv. Oüii, mon frere ; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter ; j'ai des affaires sérieuses, & mon pere vous les dira, je vous quitte.

SCENE IV.

MR. ORGON, MARIO.

M. Org. Ne l'amusez pas, Mario, venez, vous saurez de quoi il s'agit.

Mar. Qu'y a-t'il de nouveau, Monsieur ?

M. Org. Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire au moins.

Mar. Je suivrai vos ordres.

M. Org. Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

Mar. Déguisé ! viendra-t'il en partie de masque, lui donnerez-vous le bal ?

M. Org. Ecoutez l'article de la lettre du pere, Hum... *Je ne scai au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon*

à mon fils ; elle est bizarre, il en convient lui-même, mais le motif en est pardonnable & même delicat ; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son Maître.

Mar. Ah, ah ! cela sera plaisant.

M. Org. Ecoutez le reste . . . Mon fils sçait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux, & il espere, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée saisir quelques traits du caractère de notre future & la mieux connoître, pour se regler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté ; vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos . . . Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive ; c'est que votre sœur inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de joüer ici la même comedie, & cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer, qu'en dites-vous ? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement la maîtresse & la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? Avertirai-je votre sœur, ou non ?

Mar.

34 LE JEU DE L'AMOUR,

Mar. Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train là, je ne voudrois pas les déranger, & je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un & à l'autre ; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement, voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, & cela seroit charmant pour elle.

M. Org. Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

Mar. C'est une avanture qui ne sçauroit manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.

S C E N E V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

Silv. Me voilà, Monsieur, ai-je mauvaise grace en femme de chambre ; & vous, mon frere, vous sçavez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous ?

Mar. Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet ; mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

Silv. Franchement, je ne hairois pas de lui plaire sous le personnage que je joue, je ne serois pas fâchée de subjuger sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi ; si mes charmes font ce coup là,

là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs, ils n'oseroient m'aborder, il y aura quelque chose dans ma phisyonomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

Mar. Allons doucement, ma sœur, ce faquin-là sera votre égal.

M. Org. Et ne manquera pas de t'aimer.

Silv. Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile ; les valets sont naturellement indiscrets, l'amour est babillard, & j'en ferai l'historien de son maître.

Un Valet. Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler, il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. Org. Qu'il entre : c'est sans doute le valet de Dorante ; son maître peut être resté au Bureau pour affaires. Où est Lisette ?

Silv. Lisette s'habille, & dans son miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante, elle aura bientôt fait.

M. Org. Doucement, on vient.

S C E N E VI.

DORANTE en valet, M. ORGON, SILVIA,
MARIO.

Dor. Je cherche M. Orgon, n'est-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence.

M. Org.

16 LE JEU DE L'AMOUR,

M. Org. Où, mon ami, c'est à lui-même.

Dor. Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles, j'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, & qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. Org. Tu fais ta commission de fort bonne grâce ; Lisette, que dis-tu de ce garçon-là ?

Silv. Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu, & qu'il promet.

Dor. Vous avez bien de la bonté, je fais du mieux qu'il m'est possible.

Mar. Il n'est pas mal tourné au moins, ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

Silv. Mon cœur, c'est bien des affaires.

Dor. Ne vous fâchez pas, Mademoiselle, ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.

Silv. Cette modestie-là me plaît, continuez de même.

Mar. Fort bien ! mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui vive ; allons, traitez-vous plus commodément, tu as nom Lisette, & toi mon garçon, comment t'appelles-tu ?

Dor.

Dor. Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

Silv. Eh bien, Bourguignon, soit.

Dor. Va donc pour Lisette, je n'en ferai pas moins votre serviteur.

Mar. Votre serviteur, ce n'est point encore là votre jargon, c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. Org. Ah, ah, ah, ah !

Silv. [bas à *Mar.*] Vous me joüez, mon frere.

Dor. A l'égard du tutoyement, j'attens les ordres de Lisette.

Silv. Fais comme tu voudras, Bourguignon, voilà la glace rompuë, puisque cela divertit ces Messieurs.

Dor. Je t'en remercie, Lisette, & je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. Org. Courage, mes enfans, si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassez des cérémonies.

Mar. Oh, doucement, s'aimer, c'est une autre affaire ; vous ne sçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes briséees.

Lis. Oüï : le prenez-vous sur ce ton là, & moi je veux que Bourguignon m'aime.

Dor.

18 LE JEU DE L'AMOUR,

Dor. Tu te fais tort de dire je veux, telle Lisette, tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

Mar. Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

Dor. Vous avez raison Monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

Mar. Tais-toi, c'est encore pis, je te deffens d'avoir tant d'esprit.

Silv. Il ne l'a pas à vos depens, & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. Org. Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille, & vous Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

Dor. Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

S C E N E VII.

SILVIA, DORANTE.

Silv. [à part.] Ils se donnent la Comedie, n'importe, mettons tout à profit ; ce garçon-ci n'est pas fôt : & je ne plains pas la sourette qui l'aura ; il va m'en conter, laissons le dire pourvû qu'il m'instruise.

Dor. [à part.] Cette fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme au monde à qui sa phisconomie ne fît honneur, lions connoissance

noissance avec elle . . . [baut.] puisque nous sommes dans le stile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi Lisette, ta maîtresse te vaut-elle ? elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

Silv. Bourguignon, cette question là m'annonce que suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'est-il pas vrai ?

Dor. Ma foi, je n'étois pas venu dans ce desselin-là, je te l'avouë ; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes, je n'aime pas l'esprit domestique ; mais à ton égard c'est une autre affaire : comment donc, tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête ; & quand je te tutoye, il me semble que je joue ; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te seroient rire. Quelle espece de Suivante es-tu donc avec ton air de Princesse ?

Silv. Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vûe.

Dor. Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

Silv. Le trait est joli assurément ; mais je te le repete encore, je ne suis pas faite aux cajoleries

20 LE JEU DE L'AMOUR,

cajoleries de ceux dont la garderobbe ressemble à la tienne.

Dor. C'est-à dire, que ma parure ne te plaît pas ?

Silv. Non, Bourguignon ; laissons-là l'amour, & soyons bons amis.

Dor. Rien que cela : ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

Silv. [à part.] Quel homme pour un valet ! [haut.] Il faut pourtant qu'il s'exerce ; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

Dor. Parbleu, cela est plaisant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait seulement de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

Silv. Ne t'écarte donc pas de ton projet.

Dor. Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, & l'on est quelquefois fille de condition sans le scavoir.

Silv. Ha, ha, ha, je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

Dor. Eh bien venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

Silv. [à part.] Il le meritcroit. [haut.] Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; tréve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabbattrai rien.

Dor.

Dor. Parbleu, si j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la vérifier ; je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

Silv. [à part.] Il ne tarit point... [baut.] Finiras-tu, que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

Dor. Elle n'a pas prédit que je ne t'aime-rois point.

Silv. Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, & moi je te le confirme.

Dor. Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, & quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vuë, il te falloit encore cette grace-là, & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

Silv. [à part.] Mais en vérité, voilà un garçon qui me surprend malgré que j'en aye... [baut.] Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainsi ?

Dor. Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

Silv. Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer, la fortune a tort avec toi.

Dor. Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle, j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

Silv.

22. LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. [à part.] Nous voilà grace au Cid
en conversation réglée, [baut.] Bourguignon, je ne scaurois me fâcher des discours
que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître, tu
peux te passer de me parler d'amour, je
pense ?

Dor. Tu pourrois bien te passer de m'en
faire sentir, toi.

Silv. Ahi ! je me fâcherai, tu m'impatientes,
encore une fois laisse-là ton amour.

Dor. Quitte donc ta figure.

Silv. [à part.] A la fin, je crois qu'il m'amuse
... [baut.] Eh bien, Bourguignon, tu ne veux
donc pas finir, faudra-t'il que je te quitte ?
[à part.] Je devrois déjà l'avoir fait.

Dor. Attens, Lifette, je voulois moi-même
te parler d'autre chose ; mais je ne
sciais plus ce que c'est.

Silv. J'avois de mon côté quelque chose à
te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées
aussi à moi.

Dor. Je me rappelle de t'avoir demandé
si ta maîtresse te valoit.

Silv. Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

Dor. Et non, te dis-je, Lifette, il ne
s'agit ici que de mon maître.

Silv. Eh bien soit, je voulois te parler
de lui aussi, & j'espere que tu voudras bien
me dire confidemment ce qu'il est ; ton at-
tachement pour lui m'en donne bonne opi-
nion,

nion, il faut qu'il ait du mérite puisque tu le fers.

Dor. Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là par exemple ?

Silv. Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eû de le dire ?

Dor. Voilà encore de ces réponses qui m'emportent ; fais comme tu voudras, je n'y résiste point, & je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

Silv. Et moi je voudrois bien sçavoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car assurément, cela est singulier !

Dor. Tu as raison, notre avantage est unique.

Silv. [à part.] Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds ! en vérité, cela passe la raillerie. [haut.] Adieu.

Dor. Achevons donc ce que nous voulions dire.

Silv. Adieu, te dis-je, plus de quartier ; quand ton maître sera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtresse de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine ; en attendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

Dor. Tiens, voici mon maître.

SCENE

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

Arl. Ah, te voilà, Bourguignon ; mon porte-manteau & toi, avez-vous été bien reçus ici ?

Dor. Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

Arl. Un Domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

Silv. Vous-voulez dire Monsieur Orgon & sa fille, sans doute, Monsieur ?

Arl. Et oüi, mon beau-pere & ma femme, autant vaut ; je viens pour épouser, & ils m'attendent pour être mariez, cela est convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

Silv. C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

Arl. Oüi, mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

Silv. [bas à Dorante.] Bourguignon, on est homme de merite à bon marché chez vous, ce me semble ?

Arl. Que dites-vous-là à mon valet, la belle ?

Silv. Rien, je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

Arl.

Arl. Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

Silv. C'est qu'il ne l'est pas encore.

Dor. Elle a raison, Monsieur, le mariage n'est pas fait.

Arl. Eh bien, me voilà pour le faire.

Dor. Attendez donc qu'il soit fait.

Arl. Pardi, voilà bien des façons pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

Silv. En effet, quelle si grande difference y a t'il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oüii, Monsieur, nous avons tort, & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

Arl. Et ma femme aussi je vous prie ; mais avant que de partir, dites-moi une chose, vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'Hôtel ?

Silv. Vous l'avez dit.

Arl. C'est fort bien fait, je m'en rejoüis : croyez-vous que je plaise ici ? comment me trouvez-vous ?

Silv. Je vous trouve . . . plaisant.

Arl. Bon, tant mieux, entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

Silv. Vous êtes bien modeste de vous en contenter ; mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car assurément il seroit venu, & j'y vais.

Arl. Dites-lui que je l'attends avec affection.

Silv.

26 LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. [à part.] Que le fort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

Arl. Eh bien, Monsieur, mon commencement va bien, je plais déjà à la soubrette.

Dor. Butord que tu es.

Arl. Pourquoi donc, mon entrée est si gentille.

Dor. Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler fottes & triviales, je t'avois donné de si bonnes instructions, je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

Arl. Je ferai encore mieux dans les suites, & puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

Dor. Je ne fçais plus où j'en suis ; cette avantage-ci m'étourdit : que faut-il que je fasse ?

Arl. Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

Dor. Tais-toi ; voici Monsieur Orgon qui vient.

SCENE

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. Org. Mon cher Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

Arl. Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop, & il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute ; au surplus tous mes pardons sont à votre service.

M. Org. Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

Arl. Vous êtes le maître, & moi votre serviteur.

M. Org. Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, & je vous attendois avec impatience.

Arl. Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous scavez qu'on est si mal bâti, & j'étois bien aise de me presenter dans un état plus ragoûtant.

M. Org. Vous y avez fort bien réussi ; ma fille s'habille, elle a été un peu indisposée, en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

Arl. Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

F

M. Org.

28 LE JEU DE L'AMOUR,

M. Org. Bourguignon, ayez soin de vous,
mon garçon.

Arl. Le gaillard est gourmet, il boira du
meilleur.

M. Org. Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

LISETTE, M. ORGON.

M. Org. Eh bien, que me veux-tu, Lifette?
Lif. J'ai à vous entretenir un
moment.

M. Org. De quoi s'agit-il?

Lif. De vous dire l'état où sont les
choses, parce qu'il est important que vous
en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point
à vous plaindre de moi.

M. Org. Ceci est donc bien sérieux.

Lif. Oüii, très-sérieux, vous avez con-
sentî au déguisement de Mademoiselle Silvia,
moi-même je l'ai trouvé d'abord sans con-
sequence, mais je me suis trompée.

M. Org. Et de quelle conséquence est-il
donc?

Lif. Monsieur, on a de la peine à se
loüer soi-même, mais malgré toutes les
règles

regles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiselle votre fille ; il est tems qu'elle se déclare, cela presse, car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. Org. Eh, d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille, quand il la connoîtra, te deffies-tu de ses charmes ?

Lif. Non ; mais vous ne vous meffiez pas assez des miens, je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. Org. Je vous en fais mes complimens, Lifette, [il rit.] ah, ah, ah !

Lif. Nous y voilà ; vous plaisantez, Monsieur, vous vous mocquez de moi, j'en suis fachée, car vous y serez pris.

M. Org. Ne t'en embarrasse pas, Lifette, va ton chemin.

Lif. Je vous le repete encore, le cœur de Dorante va bien vite ; tenez actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain, je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être, voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. Org. Eh bien, que vous importe ? s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

30 LE JEU DE L'AMOUR,

Lis. Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

Dor. Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusques-là.

Lis. Monsieur, prenez-y garde, jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissé faire tout seuls ; j'ai menagé sa tête, si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remede.

M. Org. Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets si tu le peux.

Lis. Sur ce pied-là je compte ma fortune faite.

M. Org. Mais dis-moi, ma fille t'a-t'elle parlé, que pense-t'elle de son prétendu ?

Lis. Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsede ; mais à vuë de païs, je ne la crois pas contente, je la trouve triste, réveuse, & je m'attens bien qu'elle me prierai de le rebutter.

M. Org. Et moi je te le défends ; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement ; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet comment se gouverne-t'il ? ne se mêle-t'il pas d'aimer ma fille ?

Lis. C'est un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait, il la regarde & soupire.

M. Org. Et cela la fâche ?

Lis. Mais... elle rougit.

M. Org.

M. Org. Bon, tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusques-là.

Lis. Monsieur, elle rougit.

M. Org. C'est donc d'indignation.

Lis. A la bonne heure.

M. Org. Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçones ce valet de la prévenir contre son maître ; & si elle se fâche ne t'en inquiète point, ce sont mes affaires ; mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

S C E N E II.

LISETTE, ARLEQUIN, Mr. ORGON.

Arl. Ah, je vous trouve, merveilleuse Dame, je vous demandoïs à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere ou peu s'en faut.

M. Org. Serviteur : Adieu mes enfans, je vous laisse ensemble, il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

Arl. Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. Org. Point d'impatience, adieu.

S C E N E III.

LISETTE, ARLEQUIN.

Arl. Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise le bonhomme.

32 LE JEU DE L'AMOUR,

Lis. J'ai de la peine à croire qu'il vous en coutent tant d'attendre, Monsieur, c'est par galanterie que vous faites l'impatient, à peine êtes-vous arrivé ! votre amour ne sçauroit être bien fort, ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

Arl. Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas long-temps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, & le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite, aiez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

Lis. Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

Arl. En attendant qu'il soit pourvû, donnez-lui seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

Lis. Tenez donc petit importun, puisqu'on ne sçauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

Arl. [lui baisant la main.] Cher jou jou de mon ame ! cela me rejoüit comme du vin délicieux, quel dommage, de n'en avoir que Roquille !

Lis. Allons, arretez-vous, vous êtes trop avide.

Arl. Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

Lis. Ne faut-il pas avoir de la raison ?

Arl.

Arl. De la raison ! helas je l'ai perdue,
vos beaux yeux sont les filoux qui me l'ont
volée.

Lis. Mais est-il possible que vous m'aimez
tant ; je ne scaurois me le persuader.

Arl. Je ne me soucie pas de ce qui est
possible, moi ; mais je vous aime comme
un perdu, & vous verrez bien dans votre
miroir que cela est juste.

Lis. Mon miroir ne serviroit qu'à me
rendre plus incrédule.

Arl. Ah mignone, adorable, votre humilité
ne feroit donc qu'une hypocrite !

Lis. Quelqu'un vient à nous ; c'est votre
valet.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

Dor. Monsieur, pourrois-je vous entretenir un moment ?

Arl. Non : maudite soit la valetaille qui
ne scauroit nous laisser en repos.

Lis. Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

Dor. Je n'ai qu'un mot à vous dire.

Arl. Madame, s'il en dit deux, son congé
fera le troisième. Voyons ?

Dor. [bas à *Arl.*] Viens donc, impertinent.

34 LE JEU DE L'AMOUR,

Arl. [bas à Dor.] Ce sont des injures, & non pas des mots cela . . . [à Lisette.] ma Reine, excusez.

Lis. Faites, faites.

Dor. Débarrasse-moi de tout ceci, ne te livre point, parois sérieux, & rêveur, & même mécontent, entens-tu.

Arl. Oüii, mon ami, ne vous inquiétez-pas, & retirez-vous.

S C E N E V.

ARLEQUIN, LISETTE.

Arl. Ah, Madame, sans lui j'allois vous dire de belles choses, & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire ; mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

Lis. Il faut esperer que cela viendra.

Arl. Et croyez-vous que cela vienne ?

Lis. La question est vive, sçavez-vous bien que vous m'embarrasserez ?

Arl. Que voulez-vous ? je brûle, & je crie au feu.

Lis. S'il m'étoit permis de m'expliquer si vite.

Arl. Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

Lis. La retenuë de mon sexe ne le veut pas.

Arl. Ce n'est donc pas la retenuë d'apré-sent qui donne bien d'autres permissions.

Lis.

Lis. Mais, que me demandez-vous ?

Arl. Dites-moi un petit brin que vous m'aimez ; tenez je vous aime moi, faites l'écho, repetez, Princesse.

Lis. Quel insatiable ! eh-bien, Monsieur, je vous aime.

Arl. Eh-bien, Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les Champs ; vous m'aimez, cela est admirable !

Lis. J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage ; peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

Arl. Ah, Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

Lis. Vous me croiez plus de qualitez que je n'en ai.

Arl. Et vous, Madame, vous ne sçavez pas les miennes ; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

Lis. Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son fort.

Arl. Les Peres & Meres font tout à leur tête.

Lis. Pour moi, mon cœur vous auroit choisi dans quelque état que vous eussiez été.

Arl. Il a beau jeu pour me choisir encore.

Lis. Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

Arl. Hélas, quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurois vu le Martinet à la main descendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princesse.

Lif. Puissent de si beaux sentimens être durables !

Arl. Pour les fortifier de part & d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

Lif. J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, & je le fais de tout mon cœur.

Arl. [se met à genoux.] Votre bonté m'éblouît, & je me prosterne devant elle.

Lif. Arrêtez-vous, je ne fçaurois vous souffrir dans cette posture là, je serois ridicule de vous y laisser ; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

S C E N E VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

Lif. Que voulez-vous, Lifette ?

Silv. J'aurois à vous parler, Madame.

Arl. Ne voilà-t'il pas ! Hé ma mie revenez dans un quart-d'heure, allez, les Femmes de Chambre de mon païs n'entrent point qu'on ne les appelle.

Silv. Monsieur, il faut que je parle à Madame.

Arl.

Arl. Mais voyez l'opiniâtre soubrette ! Reine de ma vie, renvoiez-la. Retournez-vous-en ma Fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

Lif. Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette ?

Silv. Mais, Madame.

Arl. Mais ! Ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

Silv. [à part les premiers mots.] Ah le vilain homme ! Madame, je vous assure que cela est pressé.

Lif. Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

Arl. Puisque le Diable le veut & elle aussi . . . Patience . . . je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les sottes gens que nos gens ?

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

Silv. Je vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire effuyer les brutalitez de cet animal-là.

Lif. Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux Rolles à la fois ; il faut que je paroisse ou la Maitresse, ou la Suivante, que j'obéis, ou que j'ordonne,

Silv.

38 LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. Fort bien ; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

Lis. Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

Silv. Etes-vous folle avec votre examen ? est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, & ne me dit mot ; dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitemment à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

Lis. Je ne scaurois, Madame.

Silv. Vous ne scauriez ? & qu'est-ce qui vous en empêche ?

Lis. Monsieur Orgon me l'a défendu.

Silv. Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnois point mon Pere à ce procedé-là.

Lis. Positivement défendu.

Silv. Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'assurer qu'ils sont invincibles ; je ne scaurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

Lis. Mais, Madame, le futur qu'a-t'il donc de si désagréable, de si rebuttant ?

Silv. Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zèle aussi.

Lis.

Lis. Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

Silv. Je le hais assez sans prendre du tems pour le haïr davantage.

Lis. Son valet qui fait l'important ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

Silv. Hum, la folte ! son valet a bien af-faire ici ?

Lis. C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

Silv. Finissez vos portraits, on n'en a que faire ; j'ai soin que ce valet me parle peu, & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

Lis. Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal adroites, pour faire briller son bel esprit.

Silv. Mon déguisement ne m'expose-t'il pas à m'entendre dire de jolies choses ! A qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? car enfin, vous m'obligez à le justifier, il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbecille qui écoute ses histoires.

Lis. Oh, Madame, dès que vous le dé-fendez sur ce ton-là, & que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

Silv. Dès que je le défens sur ce ton-là ? qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela

40 LE JEU DE L'AMOUR,

cela vous-même ? qu'entendez-vous par ce discours ? que se passe-t'il-dans votre esprit ?

Lis. Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vuë comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien, si ce valet n'a rien dit, à la bonne-heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier, je vous crois, voilà qui est fini, je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

Silv. Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses, je me sens dans une indignation . . . qui . . . va jusqu'aux larmes.

Lis. En quoi donc, Madame, quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

Silv. Moi, j'y entens finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ; vous me manquez de respect jusques-là ? Bonne opinion, juste Ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? à qui parlez-vous ? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? où en sommes-nous ?

Lis. Je n'en fçai rien, mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jettez.

Silv. Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi ; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE

SCENE VIII.

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire ; avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ; comme ces gens-là vous dégradent ! je ne scaurois m'en remettre, je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur, il s'agit d'un valet : Ah l'étrange chose ! écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte ; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

Dor. Lifette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

Silv. Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

Dor. Comme tu voudras.

Silv. Tu n'en fais pourtant rien.

Dor. Ni toi non plus, tu me dis, je t'en prie.

Silv.

42 LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. C'est que cela m'est échappé.

Dor. Eh bien crois-moi, parlons comme nous pourrons, ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

Silv. Est-ce que ton Maître s'en va ? il n'y auroit pas grande perte.

Dor. Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? j'acheve ta pensée.

Silv. Je l'acheverois bien moi-même si j'en avois envie ; mais je ne songe pas à toi.

Dor. Et moi je ne te perds point de vûë.

Silv. Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'est en effet, je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne ; voilà mes dispositions, ma raison ne m'en permet point d'autres, & je devrois me dispenser de te le dire.

Dor. Mon malheur est inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

Silv. Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine ; reviens à toi, tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, & si tu étois instruit, en vérité tu serrois content de moi, tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre, je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable, c'est

c'est par générosité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure, ces générositez-là ne sont bonnes qu'en passant, & je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions, à la fin, cela ne ressembleroit plus à rien ; ainsi finissons, Bourguignon, finissons je t'en prie ; qu'est-ce que cela signifie ? C'est se mocquer, allons qu'il n'en soit plus parlé.

Dor. Ah ! ma chere Lifette, que je souffre.

Silv. Venons à ce que tu voulois me dire, tu te plaignois de moi quand tu es entré, de quoi étoit-il question ?

Dor. De rien, d'une bagatelle, j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

Silv. [à part.] Que dire à cela ? quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

Dor. Ta maîtresse en partant a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

Silv. Elle se l'imagine, & si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment, je me charge du reste.

Dor. Eh, ce n'est pas cela qui m'occupe !

Silv. Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

Dor. Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

Silv.

44 LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. Le beau motif qu'il me fournit-là ! j'amuserai la passion de Bourguignon ! le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

Dor. Tu me railles, tu as raison, je ne scçai ce que je dis, ni ce que je te demande ; adieu.

Silv. Adieu, tu prends le bon parti . . . mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à scçavoir : vous partez, m'as-tu dit, cela est-il sérieux ?

Dor. Pour moi il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

Silv. Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

Dor. Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vuë.

Silv. [à part.] J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

Dor. Si tu scçavois, Lisette, l'état où je me trouve . . .

Silv. Oh, il n'est pas si curieux à scçavoir que le mien, je t'en assure.

Dor. Que peux-tu me reprocher ? je ne me propose pas de te rendre sensible.

Silv. Il ne faudroit pas s'y fier.

Dor. Et que pourrois-je esperer en tâchant de me faire aimer ? hélas ! quand même j'aurois ton cœur . . .

Silv. Que le Ciel m'en préserve ! quand tu l'aurois, tu ne le scçauroid pas, & je ferois

si

si bien, que je ne le fçauroid pas, moi-même : tenez, quelle idée il lui vient-là.

Dor. Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

Silv. Sans difficulté.

Dor. Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

Silv. Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

Dor. Eh bien, chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

Silv. Oh ! je te l'ai assez dit, tâche de me croire.

Dor. Il faut que je le croye ! Desespere une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même, il m'est nécessaire, je te le demande à genoux. *Il se jette à genoux.* Dans ce moment *M. Orgon & Mario entrent & ne disent mot.*

S C E N E X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA,
DORANTE.

Silv. Ah, nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon avanture ; que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place là ; leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure, il peut venir quelqu'un, je dirai
ce

ce qu'il te plaira, que me veux-tu, je ne te hais point, leve-toi, je t'aimerois si je pouvois, tu ne me déplaîs point, cela doit te suffire.

Dor. Quoi, Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi ?

Silv. Assûrément.

Dor. Tu ne me haïrois pas, tu me souffrirois.

Silv. Volontiers, mais leve-toi.

Dor. Tu parois le dire sérieusement ; & si cela est, ma raison est perdue.

Silv. Je dis ce que tu veux, & tu ne te leve pas point.

M. Org. [s'approchant.] C'est bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfans, courage.

Silv. Je ne scaurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur, je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

M. Org. Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

Dor. Je me retire, Monsieur.

M. Org. Allez, & tâchez de parler à votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

Dor.

Dor. Moi, Monsieur.

Mar. Vous-même, Monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

Dor. Je ne scçai ce qu'on veut dire.

M. Org. Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.

S C E N E XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. Org. Eh bien, Silvia, vous ne nous regardez pas, vous avez l'air tout embarrassé.

Silv. Moi, mon pere ! & où seroit le motif de mon embarras ? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

Mar. Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

Silv. Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. Org. C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître ?

Silv. Qui ? le domestique de Dorante ?

M. Org. Oüi, le galant Bourguignon.

Silv. Le galant Bourguignon, dont je ne scavois pas l'Epithete, ne me parle pas de lui.

M. Org.

48 LE JEU DE L'AMOUR,

M. Org. Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, & c'est sur quoi j'étois bien-aise de te parler.

Silv. Ce n'est pas la peine, mon pere, & personne au monde que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

Mar. Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, & quelqu'un y a aidé.

Silv. [avec vivacité.] Avec quel air misterieux vous me dites cela, mon frere, & qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ? voyons.

Mar. Dans quelle humeur es-tu, ma sœur ? comme tu t'emportes.

Silv. C'est que je suis bien lasse de mon personnage, & je me serois déjà démasquée si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. Org. Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander ; puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, & de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

Silv. Vous ne m'écoutez donc point, mon pere ? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

Mar. Quoi, ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoutée de lui ?

Silv.

Silv. [avec feu.] Que vos discours sont désobligeans ! m'a dégoûtée de lui, dégoûtée ! j'effuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entends rien.

Mar. Pour le coup, c'est toi qui es étrange ; à qui en as-tu donc ? d'où vient que tu es si fort sur le qui-vive, dans quelle idée nous soupçonnons-tu ?

Silv. Courage, mon frère, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des visions ?

M. Org. Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lifette nous a parlé comme elle a fait ; elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître, & Madame, nous a-t'elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en suis encore toute surprise, & c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

Silv. L'impertinente ! y a-t'il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoüe que je
me

50 LE JEU DE L'AMOUR,

me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

Mar. Je ne vois point de mal à cela.

Silv. Y a-t'il rien de plus simple ? Quoi, parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surprise ? un moment après un mauvais esprit raisonne, il faut se fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ? mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t'on ? instruisez-moi, je vous en conjure ; cela est-il sérieux, me joue-t-on, se mocque-t-on de moi ? je ne suis pas tranquille.

M. Org. Doucement donc.

Silv. Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne ; comment donc, des surprises, des conséquences ! Eh qu'on s'explique, que veut-on dire ? On accuse ce valet, & on a tort ; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, & voilà qui est fini, pourquoi donc m'en reparler encore ? car je suis outrée !

M. Org. Tu te retiens, ma fille, tu aurais grande envie de me quereller aussi ; mais faisons

faisons mieux, il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

Silv. Quel malheureux déguisement ! Sur tout que Lifette ne m'approche pas, je la hais plus que Dorante.

M. Org. Tu la verras si tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, & cela t'importe assurément.

Silv. Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une suivante, & il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

Mar. Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. Org. Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas ?

Silv. [à part.] J'étoffe.

Mar. Encore a-t'il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajoûté, volontiers, sans quoi il y feroit encore.

Silv. L'heureuse apostille, mon frère ! mais comme l'action m'a déplu, la répetition n'en est pas aimable ; haça, parlons sérieusement, quand finira la Comedie que vous vous donnez sur mon compte ?

M. Org. La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause ; attens

encore, tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

Mar. Tu épouseras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis... mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

Silv. Pourquoi grace ? & moi je veux qu'il sorte.

M. Org. Son maître en décidera, allons-nous-en.

Mar. Adieu, adieu, ma sœur, sans rançune.

S C E N E XII.

SILVIA seule, *DORANTE* qui vient peu après.

Silv. Ah, que j'ai le cœur serré ! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve, toute cette avantage-ci m'afflige, je me défie de tous les visages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

Dor. Ah, je te cherchois, Lifette.

Silv. Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te suis, moi.

Dor. [l'empêchant de sortir.] Arrête donc, Lifette, j'ai à te parler pour la dernière fois, il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

Silv.

Silv. Va la dire à eux-mêmes, je ne te vois jamais que tu me chagrines, laisse-moi.

Dor. Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je, tu vas voir les choses bien changer de face, parce que je te vais dire.

Silv. Eh bien, parles donc, je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

Dor. Me promets-tu le secret ?

Silv. Je n'ai jamais trahi personne.

Dor. Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

Silv. Je le crois ; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

Dor. Tu te trompes, Lifette : tu m'as promis le secret ;achevons ; tu m'as vu dans de grands mouvements, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

Silv. Nous y voilà, je me défendrai bien de t'entendre moi, adieu.

Dor. Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

Silv. Eh qui es-tu donc ?

Dor. Ah, Lifette ! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

Silv. Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle, c'est à toi.

Dor. Personne ne vient-il ?

Silv. Non.

54 LE JEU DE L'AMOUR,

Dor. L'état où sont les choses me force à te le dire, je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

Silv. Soit.

Dor. Scache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

Silv. [vivement.] Qui est-il donc ?

Dor. Un valet.

Silv. Après.

Dor. C'est moi qui suis Dorante.

Silv. [à part.] Ah ! je vois clair dans mon cœur.

Dor. Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse avant que de l'épouser, mon pere en partant me permit ce que j'ai fait, & l'évenement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, & j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire, quel parti prendre ?

Silv. [à part.] Cachons-lui qui je suis... [baut.] Votre situation est neuve assurément ! mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

Dor. [vivement.] Tais-toi, Lifette ; tes excuses me chagrinent, ils me rappellent la distance

distance qui nous separe, & ne me la rendent que plus douloureuse.

Silv. Votre penchant pour moi est-il si sérieux ? m'aimez-vous jusques-là ?

Dor. Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien ; & dans cet état la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

Silv. Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte, & je le payerois volontiers du mien, si je ne craignois pas de le jeter dans un engagement qui lui feroit tort.

Dor. N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

Silv. J'entends quelqu'un, patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vite, nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

Dor. Je suivrai tes conseils. *Il sort.*

Silv. Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante !

S C E N E XIII.

SILVIA, MARIO.

Mar. Je viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui

56 LE JEU DE L'AMOUR,

me touchent : je veux t'en tirer, écoute-moi.

Silv. [vivement.] Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles !

Mar. Qu'est-ce que c'est ?

Silv. Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante.

Mar. Duquel parlez-vous donc ?

Silv. De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il sort, il me l'a dit lui-même.

Mar. Qui donc ?

Silv. Vous ne m'entendez donc pas ?

Mar. Si j'y comprends rien, je veux mourir.

Silv. Venez, sortons d'ici, allons trouver mon pere, il faut qu'il le fçache ; j'aurai besoin de vous aussi, mon frere, il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de m'aimer, vous en avez déjà dit quelque chose en bavardant ; mais sur tout gardez bien le secret, je vous en prie.

Mar. Oh, je le garderai bien, car je ne fçai ce que c'est.

Silv. Allons, mon frere, venez, ne perdons point de tems ; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela !

Mar. Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

DORANTE, ARLEQUIN.

Arl. H~~E~~LAS, Monsieur, mon très-ho-
noré maître, je vous en conjure.

Dor. Encore ?

Arl. Ayez compassion de ma bonne avan-
ture, ne portez point guignon à mon bon-
heur qui va son train si rondement, ne lui
fermez point le passage.

Dor. Allons donc, miserable, je crois que
tu te moques de moi ! tu mériterois cent
coups de bâton.

Arl. Je ne les refuse point, si je les mé-
rite ; mais quand je les aurai reçus, per-
mettez-moi d'en meriter d'autres : voulez-
vous que j'aille chercher le bâton ?

Dor. Maraut !

Arl. Maraut soit, mais cela n'est point
contraire à faire fortune.

Dor. Ce coquin ! quelle imagination il
lui prend !

Arl. Coquin, est encore bon, il me con-
vient aussi : un maraut n'est point déshonoré
d'être appellé coquin ; mais un coquin peut
faire un bon mariage.

58 LE JEU DE L'AMOUR,

Dor. Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, & que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me pâles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monsieur Orgon de ce que tu es, je te chassé, entends-tu?

Arl. Accommodons-nous: cette Demoiselle m'adore, elle m'idolâtre? si je lui dis mon état de valet, & que nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la nôce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

Dor. Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasser plus.

Arl. Bon! & je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère, j'espere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brûllerà ensemble, & que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

S C E N E II.

DORANTE seul, & ensuite MARIO.

Dor. Tout ce qui se passé ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, & l'avoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

Mar.

Mar. Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

Dor. Qu'y a-t'il pour votre service, Monsieur ?

Mar. Vous en contez à Lifette ?

Dor. Elle est si aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

Mar. Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

Dor. Monsieur, elle en badine.

Mar. Tu as de l'esprit, ne fais-tu pas l'hypocrite ?

Dor. Non ; mais qu'est-ce que cela vous fait, supposé que Lifette eût du goût pour moi . . .

Mar. Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espece.

Dor. Monsieur, je ne scaurois parler autrement.

Mar. C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lifette ? cela imite l'homme de condition.

Dor. Je vous assure, Monsieur, que je n'imiter personne ; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre chose à me dire ? nous parlions de Lifette, de mon inclination pour elle & de l'intérêt que vous y prenez.

Mar. Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalouse dans ce que tu me réponds ? modére-toi un peu. Eh bien, tu me disois

60 LE JEU DE L'AMOUR,

qu'en supposant que Lisette eût du goût pour
toi, après.

Dor. Pourquoi faudroit-il que vous le
scussiez, Monsieur ?

Mar. Ah, le voici ; c'est que malgré le
ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très-
fâché qu'elle t'aimât, c'est que sans autre
raisonnement je te deffens de t'adresser da-
vantage à elle, non pas dans le fond que je
craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir
le cœur trop haut pour cela, mais c'est qu'il
me déplaît à moi d'avoir Bourguignon pour
rival.

Dor. Ma foi, je vous crois, car Bour-
guignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est
pas même content que vous soyez le sien.

Mar. Il prendra patience.

Dor. Il faudra bien ; mais, Monsieur, vous
l'aimez donc beaucoup ?

Mar. Assez pour m'attacher sérieusement
à elle, dès que j'aurai pris de certaines me-
sures ; comprens tu ce que cela signifie ?

Dor. Oüii, je crois que je suis au fait ; &
sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute.

Mar. Qu'en penses-tu ? est-ce que je ne
vaux pas la peine de l'être ?

Dor. Vous ne vous attendez pas à être
loüé par vos propres rivaux peut-être ?

Mar. La réponse est de bon sens, je te
la pardonne ; mais je suis bien mortifié de
ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, & je ne
te dis pas pour t'en rendre compte, comme

tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

Dor. Vous m'étonnez, Monsieur, Lisette ne scait donc pas vos desseins?

Mar. Lisette scait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas sensible, mais j'espere que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit : son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre doit te consoler du sacrifice que tu me feras... ta livrée n'est pas propre à faire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour luter contre moi.

S I C U R E N E III SILVIA, DORANTE, MARIO.

Mar. Ah te voilà, Lisette?

Silv. Qu'avez-vous, Monsieur, vous me paroissez ému?

Mar. Ce n'est rien, je disois un mot à Bourguignon.

Silv. Il est triste, est-ce que vous le querelliez?

Dor. Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

Silv. Ce n'est pas ma faute.

Dor. Et me défend de vous aimer.

Silv. Il me défend donc de vous paroître aimable.

Mar.

162 LE JEU DE L'AMOUR,

Mar. Je ne scaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette, mais je ne veux pas qu'il te le dise.

Silv. Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

Mar. Du moins ne te le répétera-t'il pas quand je serai présent, retirez-vous, Bourguignon ?

Dor. J'attens qu'elle me l'ordonne.

Mar. Encore ?

Silv. Il dit qu'il attend, ayez donc patience.

Dor. Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

Silv. Quoi, de l'amour ? oh je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

Dor. Ne me trompez-vous pas ?

Mar. En vérité je joue ici un joli personnage, qu'il sorte donc ? à qui est ce que je parle ?

Dor. A Bourguignon, voilà tout.

Mar. Eh bien qu'il s'en aille.

Dor. [à part.] Je souffre.

Silv. Cedez, puisqu'il se fâche.

Dor. [bas à Silv.] Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

Mar. Allons, finissons.

Dor. Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette ?

SCENE

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

Silv. Si je n'aimois pas cet homme-là,
avoüons que je serois bien ingrate.

Mar. [riant.] Ha, ha, ha, ha !

M. Org. De quoi riez-vous, Mario ?

Mar. De la colere de Dorante qui sort,
& que j'ai obligé de quitter Lifette.

Silv. Mais que vous a-t'il dit dans le petit
entretien que vous avez eu tête à tête avec
lui ?

Mar. Je n'ai jamais vû d'homme ni plus
intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. Org. Je ne suis pas fâché qu'il soit la
duppe de son propre stratagème, & d'ail-
leurs à le bien prendre, il n'y a rien de si
flatteur ni de plus obligeant pour lui que
tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ;
mais en voilà assez.

Mar. Mais où en est-il précisément, ma
sœur ?

Silv. Hélas, mon frere, je vous avoüe
que j'ai lieu d'être contente.

Mar. Hélas, mon frere, me dit-elle !
sentez-vous cette paix douce qui se mêle à
ce qu'elle dit ?

M. Org. Quoi, ma fille, tu esperes qu'il
ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguise-
ment où te voilà ?

Silv.

64 LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. Oüi, mon cher Pere, je l'espere.

Mar. Friponne que tu es, avec ton cher Pere ! tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

Silv. Vous ne me passez rien.

Mar. Ha, ha ! je prens ma revanche ; tu m'as tantôt chicanné sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes ; ta joye est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. Org. Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

Silv. Ah, Monsieur, si vous sçaviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante, & moi, nous sommes destinés l'un à l'autre, il doit m'épouser, si vous sçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ; si vous sçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable, il ne pourra jamais se rappeller notre histoire sans m'aimer, je n'y songerai jamais que je ne l'aime ; vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire, c'est un mariage unique, c'est une aventure dont le seul recit est attendrissant, c'est le coup de hazard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

Mar. Ha, ha, ha ! que ton cœur a de caquet, ma sœur, quelle éloquence !

M. Org.

M. Org. Il faut convenir que le regal que tu te donnes est charmant, sur-tout si tu achèves.

Silv. Cela vaut fait, Dorante est vaincu, j'attens mon captif.

Mar. Ses fers feront plus dorez qu'il ne pense ; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il souffre.

Silv. Ce qui lui en coûte à se déterminer, ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son pere en m'épousant, il croit trahir sa fortune & sa naissance, voilà de grands sujets de reflexion, je serai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour & la raison.

Mar. Et que la raison y périsse ?

M. Org. C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour propre !

Mar. Cela, c'est l'amour propre d'une femme, & il est tout au plus uni.

SCENE V.

*M. ORGON, SILVIA, MARIO,
LISETTE.*

M. Org. Paix, voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut ?

Lis.

66 LE JEU DE L'AMOUR,

Lis. Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discretion, je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent, Madame me le cede-t'elle ?

M. Org. Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

Silv. Non, je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits, & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

Lis. Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse ? Monsieur le veut bien aussi ?

M. Org. Oüi, qu'il s'accorde, pourquoi t'aime-t'il ?

Mar. J'y consens aussi, moi.

Lis. Moi aussi, & je vous en remercie tous.

M. Org. Attends, j'y mets pourtant une petite restriction, c'est qu'il faudroit pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

Lis. Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout-à-fait.

M. Org. Eh bien cette tête en si bon état, ne soutiendra-t'elle pas cette secousse-là ? je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

Lis.

Lif. Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. Org. Cela est juste, retirons-nous ?

Silv. De tout mon cœur,

Mar. Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

Arl. Enfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai crû que vous esquiviez la mienne.

Lif. Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

Arl. Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

Lif. Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

Arl. Ah, que ces paroles me fortifient !

Lif. Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

Arl. Je voudrois bien pouvoir baisser ces petits mots-là, & les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

Lif. Mais vous me pressiez sur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai son aveu pour vous dire que vous

68 LE JEU DE L'AMOUR,

vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

Arl. Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous, je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne qui en est véritablement indigne.

Lis. Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

Arl. Chere petite main rondelette & potelée, je vous prens sans marchander, je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

Lis. Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

Arl. Ah que nenny, vous ne sçavez pas cette Arithmetique-là aussi-bien que moi.

Lis. Je regarde pourtant votre amour comme un présent du Ciel.

Art. Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il est bien mesquin.

Lis. Je ne le trouve que trop magnifique.

Arl. C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

Lis. Vous ne sçauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

Arl. Ne faites point dépense d'embarras, je serois bien effronté, si je n'étois pas modeste.

Lis.

Lis. Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore.

Arl. Ahi, ahi, je ne scai plus où me mettre.

Lis. Encore une fois, Monsieur, je me connois.

Arl. Hé, je me connois bien aussi, & je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais, c'est-là le Diable que de me connoître, vous ne vous attendez pas au fond du sac.

Lis. [à part.] Tant d'abaissement n'est pas naturel ! [baut.] d'où vient me dites-vous cela ?

Arl. Et voilà où git le Lievre.

Lis. Mais encore ? Vous m'inquiétez : est-ce que vous n'êtes pas...

Arl. Ahi, ahi, vous m'ôtez ma couverture.

Lis. Scachons de quoi il s'agit ?

Arl. [à part.] Préparons un peu cette affaire-là... [baut.] Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste, soutiendra-t'il bien la fatigue que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

Lis. Ah tirez-moi d'inquiétude ! en un mot qui êtes-vous ?

Arl. Je suis... n'avez-vous jamais vu de fausse monnoye ? scavez-vous ce que c'est qu'un Loüis d'or faux ? Eh bien, je ressemble assez à cela.

Lis.

70 LE JEU DE L'AMOUR,

Lis. Achevez donc, quel est votre nom ?

Arl. Mon nom ! [à part.] Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? non, cela rime trop avec coquin.

Lis. Eh bien ?

Arl. Ah dame, il y a un peu à tirer ici ! haïssez-vous la qualité de soldat ?

Lis. Qu'appellez-vous un soldat ?

Arl. Oüii, par exemple un soldat d'antichambre.

Lis. Un soldat d'antichambre ! ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

Arl. C'est lui qui est mon Capitaine.

Lis. Faquin.

Arl. [à part.] Je n'ai pû éviter la rime.

Lis. Mais voyez ce Magot, tenez !

Arl. [à part.] La jolie culbute que je fais là !

Lis. Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuise en humilités pour cet animal-là !

Arl. Hélas, Madame, si vous preferiez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monsieur.

Lis. [riant.] Ah, ah, ah ! je ne scaurois pourtant m'empêcher d'en tire avec sa gloire ; & il n'y a plus que ce parti là à prendre... va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

Arl. Tout de bon, charitable Dame, ah que mon amour vous promet de reconnoissance !

Lis.

Lis. Touche-là Arlequin ; je suis prise pour duppe : le soldat d'antichambre de Monsieur, vaut bien la coëffeuse de Madame.

Arl. La coëffeuse de Madame !

Lis. C'est mon Capitaine ou l'équivalent.

Arl. Masque !

Lis. Prens ta revanche.

Arl. Mais voyez cette Magotte, avec qui depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere !

Lis. Venons au fait ; m'aimes-tu ?

Arl. Pardi oüi, en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, & tu sçais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'ortographe.

Lis. Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous, ne faisons semblant de rien, & n'apprétons point à rire ; il y a apparence que ton Maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont : je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

Arl. Et moi votre valet, Madame, [riant.] ha, ha, ha !

S C E N E VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

Dor. Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étois ?

Arl.

72 LE JEU DE L'AMOUR,

Arl. Pardi oüi, la pauvre enfant, j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un Agneau, il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, que j'avois un habit d'ordonnance ; Eh bien, mon ami, m'a-t'elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit, le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas que d'être gracieux.

Dor. Quelle folte histoire me contes-tu-là ?

Arl. Tant y a que je vais demander en mariage.

Dor. Comment, elle consent à t'épouser ?

Arl. La voilà bien malade !

Dor. Tu m'en imposes, elle ne scrait pas qui tu es.

Arl. Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille si vous me fâchez ? je veux bien que vous scachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

Dor. Tu es un fourbe, cela n'est pas concevable, & je vois bien qu'il faudra que j'avertisse Monsieur Orgon.

Arl. Qui ? notre Pere, ah le bon homme, nous l'avons dans notre manche ; c'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme ... vous m'en direz des nouvelles.

Dor. Quel extravagant ! as-tu vu Lisette ?

Arl.

Arl. Lisette ! non ; peut-être a-t'elle passé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cede ma part de cette attention-là.

Dor. Va-t'en, la tête te tourne.

Arl. Vos petites manières sont un peu aisées, mais c'est la grande habitude qui fait cela ; Adieu, quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but ; votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon, c'est un garçon qui a quelque mérite.

S C E N E VIII.

DORANTE, SILVIA.

Dor. [à part.] Qu'elle est digne d'être aimée ! pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

Silv. Où étiez-vous donc, Monsieur ? depuis que j'ai quitté Mario je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monsieur Orgon.

Dor. Je ne me suis pourtant pas éloigné ; mais de quoi s'agit-il ?

Silv. [à part.] Quelle froideur ! [baut.] j'ai eu beau décrier votre valet, & prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite, j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le Mariage, il ne m'a pas seulement écoutée ; je vous avertis même qu'on

74 LE JEU DE L'AMOUR,

qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il est tems de vous déclarer.

Dor. C'est mon intention ; je vais partir *incognito*, & je laisserai un billet qui instruira Monsieur Orgon de tout.

Silv. [à part.] Partir ! ce n'est pas là mon compte.

Dor. N'approuvez-vous pas mon idée ?

Silv. Mais... pas trop.

Dor. Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, & je ne scaurois m'y résoudre ; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire, je n'ai plus que faire ici.

Silv. Comme je ne scai pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre ; & ce n'est pas à moi à vous les demander.

Dor. Il vous est aisē de les soupçonner, Lisette.

Silv. Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de Monsieur Orgon.

Dor. Ne voyez-vous que cela ?

Silv. Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer ; mais je ne suis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arréter.

Dor. Ni le courage d'en parler ; car vous n'autiez rien d'obligeant à me dire : Adieu, Lisette.

Silv.

Silv. Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

Dor. A merveille ! & l'explication ne me seroit pas favorable, gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

Silv. Quoi, sérieusement, vous partez ?

Dor. Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

Silv. Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

Dor. Cela est bien naïf : Adieu. [*Il s'en va.*]

Silv. [à part.] S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... [*elle le regarde aller.*] il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête, je ne saurois le rappeler moi... Il seroit pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait... Ah ! voilà qui est fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois : mon frere est un mal-adroit, il s'y est mal pris, les gens indifferens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? quel dénoüement !... Dorante reparoît pourtant ; il me semble qu'il revient ; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

Dor. [l'arrêtant.] Restez, je vous prie, j'ai encore quelque chose à vous dire.

Silv. A moi, Monsieur ?

H

Dor.

76 LE JEU DE L'AMOUR,

Dor. J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

Silv. Eh, Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine, je ne suis qu'une suivante, & vous me le faites bien sentir.

Dor. Moi, Lifette! est-ce à vous à vous plaindre? vous qui me voyez prendre mon parti, sans me rien dire.

Silv. Hum, si je voulois je vous répondrois bien là-dessus.

Dor. Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je! Mario vous aime.

Silv. Cela est vrai.

Dor. Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse, ainsi vous ne scauriez m'aimer.

Silv. Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit? je ne scaurois vous aimer, qu'en scavez-vous? vous décidez bien vite.

Dor. Eh bien, Lifette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde instruisez moi de ce qui en est, je vous en conjure.

Silv. Instruire un homme qui part!

Dor. Je ne partirai point.

Silv. Laissez-moi, tenez, si vous m'aimez ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifference, & vous êtes trop heureux

heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens ?

Dor. Ce qu'ils m'importent, Lisette ?
peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

Silv. Non, & vous me le répetez si souvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en persuadez-vous, que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieur ? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, & vous aurez raison ; mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Sçavez-vous bien que si je vous aimois tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me touchoiroit plus ? jugez donc de l'état où je resterois ; ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions

78 LE JEU DE L'AMOUR,

où vous êtes, l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison, & vous voyez bien aussi que je vous les cache.

Dor. Ah, ma chere Lisette, que viens-je d'entendre ! tes paroles ont un feu qui me penetre, je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une ame comme la tienne ; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, & mon cœur & ma main t'appartiennent.

Silv. En vérité ne méritez-vous pas que je les prissoye ? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, & croyez-vous que cela puisse durer ?

Dor. Vous m'aimez donc ?

Silv. Non, non : mais si vous me le demandez encore, tant-pis pour vous.

Dor. Vos menaces ne me font point de peur.

Silv. Et Mario, vous n'y songez donc plus ?

Dor. Non, Lisette ; Mario ne m'allarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse, je ne scaurois en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr, & vous ne scauriez plus m'oter cette certitude-là.

Silv. Oh, je n'y tâcherai point, gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

Dor.

Dor. Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

Silv. Quoi, vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un pere, malgré votre fortune ?

Dor. Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vûe, ma fortune nous suffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

Silv. Il ne changera jamais ! sçavez-vous bien que vous me charmez, Dorante ?

Dor. Ne gênez donc plus votre tendresse, & laissez-la répondre . . .

Silv. Enfin, j'en suis venue à bout, vous . . . vous ne changerez jamais.

Dor. Non, ma chere Lisette.

Silv. Que d'amour !

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE,
LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

Silv. Ah, mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joye qu'on n'en eût jamais.

Dor. Qu'entends-je ! vous, son pere, Monsieur ?

Silv. Oüï, Dorante ; la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux, après cela je n'ai plus rien à vous dire, vous m'aimez, je n'en sçaurois douter, mais à votre

80 LE JEU DE L'AMOUR, &c.

votre tour jugez de mes sentimens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. Org. Connoissez-vous cette lettre-là ? voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant içu que par vous.

Dor. Je ne sçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame ; mais ce qui m'enchant le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

Mar. Dorante me pardonne-t'il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

Dor. Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

Arl. De la joie, Madame ; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre puisqu'Arlequin vous reste.

Lis. Belle consolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

Arl. Je n'y perds pas ; avant notre connoissance votre dot valoit mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons saute Marquis.



F I E U N.